Philippe Bonnin, *Une ethnographie au long cours. Images habitées. Photographie et spatialité*, 2007

Martin de La Soudière

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/strates/6703>

DOI : 10.4000/strates.6703

ISSN : 1777-5442

Éditeur

Laboratoire Ladyss

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 271-272

ISBN : 0768-8067

ISSN : 0768-8067

Référence électronique

Martin de La Soudière, « Philippe Bonnin, *Une ethnographie au long cours. Images habitées. Photographie et spatialité*, 2007 », *Strates* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 04 mars 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/strates/6703> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/strates.6703>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Philippe Bonnin, *Une ethnographie au long cours. Images habitées. Photographie et spatialité*, 2007

Martin de La Soudière

RÉFÉRENCE

Philippe Bonnin, *Une ethnographie au long cours. Images habitées. Photographie et spatialité*, Paris, Créaphis, 2007, 271 pages.

- 1 Architecte de formation, photographe et cinéaste par inclination, sociologue (autant qu'ethnologue) par profession, Philippe Bonnin est un obsédé du détail, un chasseur de traces, un spécialiste des lieux. Les plus ordinaires (« infra-ordinaires », aurait dit Georges Perec), j'allais dire les plus coutumiers. De ceux qui, au plus intime de nous-mêmes, et sans que nous le sachions, nous font – résistant ainsi à notre prétention à vouloir les maîtriser – mais que, symétriquement, bien sûr nous modelons au fil du temps, car, comme dit ce proverbe québécois, « c'est le lieu qui fait la cloche, mais tout autant la cloche qui fait le lieu ». Son ouvrage a sa juste place dans la réflexion qui nous réunit ici sur les espaces du quotidien : Ph. Bonnin n'a d'ailleurs pas besoin d'afficher cette notion qui nous occupe, tellement elle définit au plus juste son terrain et son parti pris, sa posture.
- 2 Il nous propose une belle leçon de méthode. Dans le chapitre central (p. 88-155 : « La maison D. : décrire l'espace. Récit, texte, images, texte », dont je parlerai surtout), on le voit à l'œuvre, des années durant, à observer, interroger, écouter, voir, s'imprégner d'un territoire familial (une mystérieuse maison D.). Un travail d'ethnographe minutieux, une manière d'épuisement d'un lieu. Nombreuses, des photos noir et blanc nous font voyager, non seulement d'une chambre à l'autre, du grenier au salon, de l'étable aux apprentis (essentiels, les apprentis), mais aussi – et surtout – revivre les années (1966, 1977, 1989) qui ont vu s'aménager, lentement, comme prudemment, cette

ferme de paysans modestes. Le rôle du temps est essentiel pour Ph. Bonnin qui nous raconte leur vie à travers et dans le prisme de l'histoire de leurs lieux, et l'histoire de ces derniers à travers celle de leurs occupants. Les moments successifs de l'histoire de cette famille, les changements qu'elle connut – ténus, discrets ou au contraire manifestes – dans l'organisation de ses espaces, des niches qu'elle a peu à peu aménagées, ne se peuvent laisser saisir que dans le temps long de l'observation. Au sein de cette cellule familiale singulière, l'évolution de la conception que se faisaient le père et la mère de leur propre vie, de ce que devait être la vie, de l'idée même qu'ils se faisaient de la famille, se traduit – davantage –, se trahit dans leur conception de l'espace, qui en garde, imprégnés, des traces, des alluvions comme le dit Ph. Bonnin. Des fragments d'années révolues toujours attachés aux recoins, aux murs, au décor. C'est l'hypothèse forte du livre : davantage que nos souvenirs, l'espace sait garder mémoire. Empilant des strates, charriant des sédiments, cette mémoire des objets, des lieux, des gestes et des comportements qui les accompagnaient (« Un outil n'existe que s'il est utilisé », disait Marcel Mauss) nous parle aussi d'emprunts : persistance d'éléments d'un décor régional mais, dans le même temps, porosité à la mode d'une époque ; chevauchement d'une séquence de temps et d'une autre lorsque le réaménagement n'est pas total. De métissages, donc.

- 3 Ces dispositifs spatiaux successifs disent par le menu les événements qui firent l'histoire de la famille D. : mariage, naissance des trois enfants, réorientations successives de la production agricole, soudain une plus grande aisance financière dans les années 1990. Et c'est en Lozère, exactement en Margeride, que nous est donnée cette belle leçon d'espace, sur des plateaux ventés aux villages rares, entre les « tourmentes » de neige qui continuent de hanter les habitants et les cueillettes qui égayent les demi-saisons : narcisses, puis myrtilles, enfin bolets et autres « charbonniers » qui font sourire, ordinairement austères, les landes de bruyère à callune trouées de blocs de granit gris.
- 4 Autant qu'un exercice d'ethnographie rigoureux, le livre est une démonstration et un plaidoyer pour un bon usage de la photo en sciences sociales, ou plutôt pour son utilisation raisonnée comme outil et comme méthode¹. La première partie de l'ouvrage y est consacrée, qui montre que la photo « cite » directement et ainsi, à elle toute seule, « fait effet ». Si elle restitue et témoigne des instantanés de la vie (événements, scènes, lieux, personnages), elle n'est pas pour autant objective, car chaque photographie choisit son moment, compose un cadre, etc. De la même manière que nos écrits, elle ne peut pas présenter une « photographie », une « vraie » image de la réalité, car déjà elle l'interprète. Une observation têtue est pour cela nécessaire, qui ne va pas en contradiction avec une approche sensible, car « c'est de l'insistance rigoureuse sur le quotidien que naît la poésie » (Claude Batho cité par Ph. Bonnin, p. 28). Pour ce faire, sont convoqués Robert Doisneau, Eugène Atget, etc., et très largement – avec justesse – le photographe américain Walker Evans, qui, en compagnie d'un ethnologue, réalisa un ouvrage hors du commun sur la vie et le décor des « Pauvres (ou « Petits ») Blancs » du sud des États-Unis². À travers la convergence de leurs projets autour de l'habitat, nous est proposée une histoire – quasi inédite – des photos d'intérieur, mise en parallèle avec celle de la constitution de l'intérieur du logement en objet pour les sciences humaines (depuis Paul-Henry Chombart de Lauwe et ses recherches sociologiques sur la région parisienne dans les années 1950-1960). Loin de n'être qu'une illustration de l'observation ethnographique, la photographie peut dire et révéler ce que l'observateur

ne voit pas, et ce dans un langage spécifique. Jusqu'à un certain point, elle construit les lieux.

- 5 Et revoici Ph. Bonnin et ses propres photos. Au nombre de vingt-six, elles accompagnent son long texte sur la maison D. Avec leur efficacité méthodologique propre, elles saisissent des strates morphologiques (on l'a dit), en même temps que des séquences de vie (de vies). Outils et éléments du décor³, objets accumulés – conservés tantôt malgré soi (manque de place), tantôt délibérément (persistance d'un ethos paysan) –, adjonctions répétées – tant dans l'organisation des espaces familiaux que dans ce qui les « meuble » – se calent et trouvent leur place dans le modèle ante, certes le bousculant, mais l'effaçant rarement définitivement. Ainsi en est-il par exemple de l'introduction du chauffage central dans cette maison. Seules des photos étaient dans le cas présent à même de nous donner à voir les traces du temps jusque dans les détails les plus infimes : cohabitation insolite Minitel/Vierge de Lourdes sur le dessus du buffet, etc., et modestie des lieux les plus intimes (ainsi les toilettes, dont la simple description ne prend pas moins qu'une page ! le lecteur restant tout au long du chapitre en compagnie de certaines autres pièces durant plusieurs pages : un must de patience pour l'enquêteur, pas pour le lecteur). À ce propos, on ne peut pas ne pas penser à M. Mauss, qui, dans son Manuel d'ethnographie, incitait les chercheurs à ne pas hésiter à partir à la recherche des traces de l'usure et de la patine du temps jusque sur les marches des maisons ou sur le manche d'un outil. Photographies mises aussi à contribution pour un autre projet, complémentaire, de ce livre de Ph. Bonnin : rendre compte des oppositions-combinaisons du propre et du sale, du montré et du caché (salle : un lieu commun ; salon : la présentation de soi ; les chambres : des espaces privés ; les hommes et les bêtes ; le froid et le chaud). Et à la dernière page du chapitre, ceci : « Ce qui transparaît, c'est l'affrontement de forces antagonistes, d'un processus de vie et de travail qui générerait salissure et désordre, d'un autre de modernisation et de repos qui imposerait son ordre et sa limpidité. Peut-être, en raison d'un métier lié aux aléas naturels, et d'une condition initiale de réelle pauvreté, la logique des D. est-elle essentiellement additive, cumulative, ayant du mal à concevoir ou à réaliser les permanentes soustractions qu'exigerait la norme » (p. 155).
- 6 Cette maison D. ? Peut-être après tout un territoire à part entière : familial (?), intime (?), dont les différents sous-ensembles (espaces cloisonnés, coins et recoins, microlieux singuliers) s'emboîtent comme autant de cellules. On aurait aimé que Ph. Bonnin, en sociologue-architecte, donne aux géographes sa propre définition de ces notions qui nous agitent : lieu, espace, territoire. Une comparaison avec l'urbain eût été aussi bienvenue (il évoque toutefois la ville avec les ponts de Lodève, mais sur un tout autre registre). Mais s'il s'était trop étendu sur ces sujets, on n'aurait pu que regretter que l'ethnographe-monographe (de talent) suspende ou abrège l'observation : ses généralisations en auraient fait perdre la force et la saveur. Convaincu, Ph. Bonnin nous persuade. L'exemple de cette modeste ferme du Massif Central peut maintenant profiter à qui veut prendre l'espace au sérieux.

NOTES

1. Sur ce point, voir *Ethnologie française*, « Arrêt sur images. Photographie et anthropologie », 2007/1.
 2. J. Agee et W. Evans, *Louons maintenant les grands hommes. Alabama : trois familles de métayers en 1936*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1972 (1939).
 3. Pour une approche ethnologique du décor, lire Ph. Bonnin et M. Perrot, « Le décor domestique en Margeride », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique*, n° 12, 1989.
-

AUTEURS

MARTIN DE LA SOUDIÈRE

Cetsah, 22 rue d'Athènes, 75009 - Paris
soudiere@ehess.fr